

ANNE COLLIN DELA VAUD*

Le pouvoir de Guayaquil et la domination récente de Quito dans la mise en valeur de la côte équatorienne

La métropole portuaire équatorienne assure depuis plus d'un siècle un encadrement prépondérant sur le vaste ensemble de plaines et collines de la région occidentale du pays (environ 70 000 km²), à tel point qu'on identifie facilement l'histoire économique de la Costa à celle de Guayaquil. En réalité, le poids économique de cette ville dépasse largement le cadre de son espace régional. Ce rôle de premier plan au niveau national est le résultat de l'action, depuis deux siècles, d'une élite locale efficace qui a su saisir la chance qu'offrait la forte demande en cacao pour mettre en valeur son arrière-pays jusqu'ici non exploité.

Toutefois, ce schéma de la répartition géographique du pays entre Quito et Guayaquil encadrant réciproquement la Sierra et la Costa est par trop simpliste et ne tient pas compte à la fois non seulement d'une répartition sectorielle et provinciale mais aussi d'une concurrence relative entre les deux villes principales du pays.

Après avoir rappelé l'importance de Guayaquil dans le développement côtier, il faut essayer de montrer les points faibles de son emprise pour comprendre les limites d'une métropole économique et comment l'émergence de la capitale nationale vient contrebalancer une influence pourtant bien installée.

(*) Géographe de l'IHEAL - CREDAL, professeur à l'Université de Paris III. Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine.

I. GUAYAQUIL ET LA CÔTE : UNE HISTOIRE ÉCONOMIQUE PARALLÈLE

A. La conquête économique d'une région à partir de la ville portuaire

Après avoir été pendant toute la période coloniale le port de l'Audience de Quito, Guayaquil devient au cours du XIX^e siècle avec l'essor du cacao, le port d'une nouvelle région de production mise peu à peu en valeur. Ce sont d'abord les terrasses non inondables de la province du Guayas et d'El Oro qui deviennent, sous l'emprise des hommes d'affaires de Guayaquil, la première région cacaoyère du monde. Organisée en fonction de la navigation fluviale dont le point de confluence est justement l'estuaire du Guayas, cette première base permet d'étendre l'emprise de Guayaquil avec les autres productions sollicitées par le marché extérieur. Camions et pistes remplaceront désormais les radeaux et bateaux dans la pénétration vers l'intérieur. La distance et l'accessibilité du secteur par rapport au port de Guayaquil joue un rôle déterminant.

L'effort initial de la colonisation de la côte pendant plus d'un siècle échappe à la Sierra et à Quito. Elle est le fait exclusivement d'un petit nombre d'hommes de Guayaquil décidés à participer à cette demande extérieure en produits tropicaux. Ce dynamisme a donc créé de véritables zones de production tournées exclusivement vers l'exportation. La Costa offre les avantages exceptionnels d'un milieu neuf, aux écosystèmes très variés, situés à proximité de la mer et dépourvus des contraintes sociales héritées d'un passé agraire comme dans le système andin.

B. L'encadrement de l'agriculture commerciale côtière par Guayaquil

La plus grande partie des plaines et collines occidentales de l'Équateur est donc encadrée par le secteur mercantile de Guayaquil. Le premier port du pays gagne une place beaucoup plus grande en devenant le point de rassemblement de toutes les productions côtières destinées à l'exportation. Il abrite une classe beaucoup plus cosmopolite que la capitale Quito et les activités commerciales d'exportation d'une bourgeoisie active ont exercé un effet d'entraînement sur la production commercialisable sur les marchés extérieurs.

Guayaquil dirige tout un système économique régional en fonction de l'étranger. Chaque ouverture d'un marché extérieur déclenche soit la colonisation agricole de nouvelles terres, physiquement mieux adaptées mais aussi parfois juridiquement ou socialement disponibles. Les changements qui affectent la production dans les divers écosystèmes provoquent une succession de valorisations rapides et incomplètes qui gaspillent l'espace. Ils sont à l'origine du déplacement d'une population pionnière qui crée peu à peu des petits foyers de peuplements très liés au système de production en place.

L'histoire du développement général de la Costa se juxtapose avec celle de Guayaquil. La migration des indiens du Manabí vers les plaines du Guayas en lents glissements vers l'amont des fleuves du bassin, puis celle plus récente des indiens de la Sierra se calquent sur l'occupation agricole du sol. Or, cette dernière répond moins à la nécessité de trouver des terres en système microfoncier d'autosubsistance qu'à celle de fournir une production commercialisable par Guayaquil.

Les profits de l'import-export vont étayer le premier système financier privé de l'Équateur. Les investissements se tourneront vers l'industrie dont les plus-values consolideront plus qu'elles ne concurrenceront le système guayaquilénien initial. En effet, l'industrie intégrera en partie la production agricole avant de se substituer à l'importation des biens de consommation.

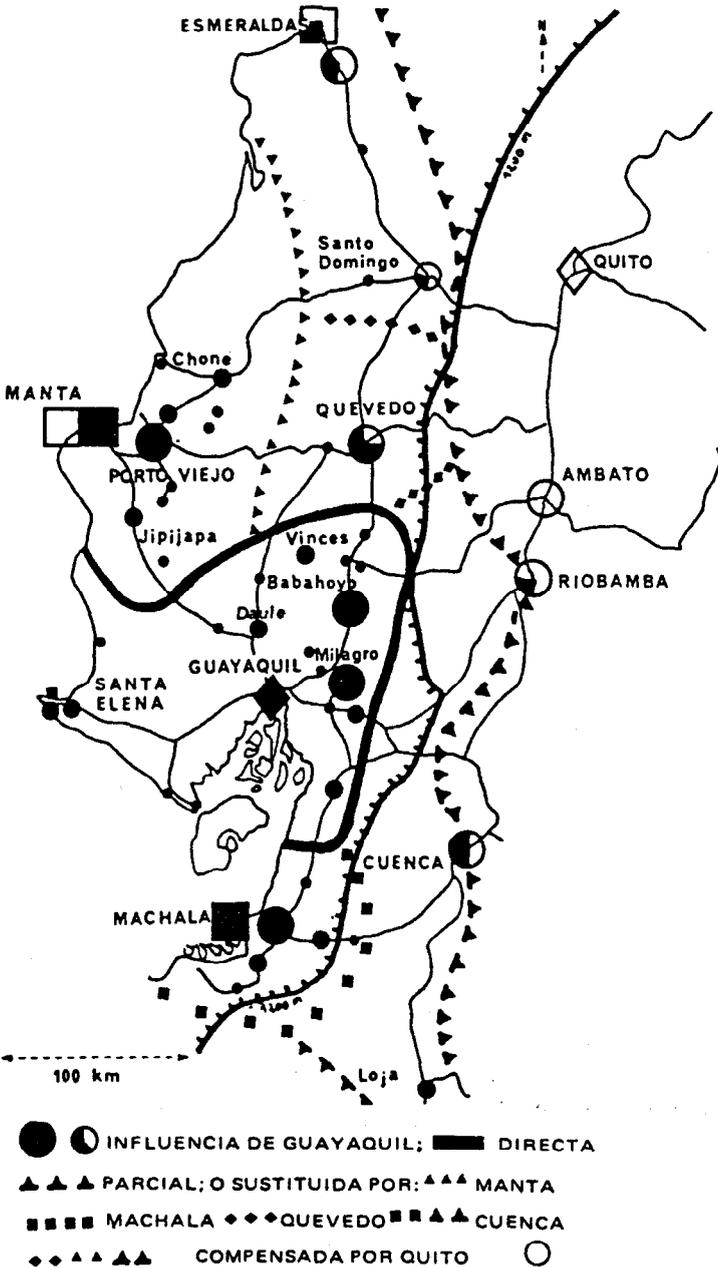
Mais Guayaquil, avec un million et demi d'habitants, est une métropole complexe qui attire les émigrants des campagnes côtières et même andines. Le marché intérieur urbain, le commerce local et l'industrie, les transports et naturellement la construction font que la ville dépasse le seuil où elle trouve son entraînement dans sa propre dynamique démographique.

C. L'intégration de la Costa à l'espace national

La mise en valeur du littoral a apporté non seulement un souffle dynamique dans l'économie nationale, mais a considérablement agrandi l'espace occupé équatorien. En effet, le port a commandé les fronts pionniers, leur localisation en fonction d'une communication rapide par les fleuves, puis par la route. Les deux grandes régions de la Sierra et de la Costa ne vont pas pour autant former un même espace dynamique, les contraintes géographiques sont fortes avec la cordillère des Andes. Elles vont vivre côte à côte en dépit d'échanges commerciaux. Il faut attendre les décennies soixante et soixante-dix pour que de plus grands intérêts économiques soient capables de profiter de cette complémentarité régionale. La construction de routes de liaison sera décisive, mais surtout, l'essor économique lié au pétrole qui profite au pays tout entier avec en particulier le réveil de la Sierra.

Quito s'appuie sur la Sierra, la société andine foncière mais aussi urbaine et donc la classe dirigeante traditionnelle. Le pétrole, exporté pour la première fois en 1972, permet à Quito de mettre à profit la possession des leviers de commande de l'État qu'elle possède comme capitale nationale. Jusque là, la Costa en assurant plus de 85 % des exportations du pays, apportait à l'économie nationale une rentrée en devises d'une importance considérable qui profitait à la nation toute entière. L'apparition du pétrole amazonien dans les exportations retire donc bien une partie du monopole d'exportation de la Costa.

AREAS DE INFLUENCIA DE GUAYAQUIL Y QUITO SOBRE LA COSTA



II. RÉSEAU ROUTIER ET RÉSEAU URBAIN ORGANISÉS EN FONCTION DE LA MÉTROPOLE PORTUAIRE

Pendant très longtemps, le système urbain côtier est dominé par Guayaquil qui, de port relais colonial aux hautes terres andines, a pris en main toute la conquête et la mise en valeur de son arrière-pays. De très petites bourgades sur les rivières servent de relais au port principal. Machala, Manta et Esmeraldas sont des antennes portuaires de Guayaquil. La voie d'eau sera prépondérante jusqu'à l'arrivée des camions après la deuxième guerre mondiale. Les premières pistes suivront les cours d'eau dans les plaines ne bouleversant guère l'organisation générale mais lorsque le front pionnier atteindra la zone des collines, les routes desserviront pour la première fois des espaces jusqu'ici non occupés.

Le choix des tracés des nouvelles routes va être décisif dans l'émergence de nouvelles régions de production. Et, c'est en fait la distance avec Guayaquil qui déterminera le dynamisme de telle ou telle zone, l'essor de telle ou telle bourgade. Un grand programme de construction de pistes et de routes est entrepris grâce à des prêts internationaux pendant la décennie soixante, donc bien avant l'ère pétrolière. La plupart des routes ont eu des premiers tracés effectués dans des conditions difficiles. Trop abîmées par les camions, elles ont dû être refaites la décennie suivante.

La carte des routes montre bien le réseau en éventail classique à partir du point fort régional. Elles ont suivi la progression des fronts de colonisation pour amener toute la production au port principal. La liaison avec des petits réseaux routiers indépendants organisés à partir des ports secondaires a été longue. Le Manabi n'a eu une route transitable toute l'année avec le Guayas que depuis une décennie. Une fois toutes les nouvelles zones agricoles reliées à Guayaquil, on assista à la construction de nouvelles routes en direction de la Sierra. Celles-ci reprennent le plus souvent les anciennes pistes à travers les vallées permettant de gagner les hauteurs. Désormais, la Costa possède plusieurs itinéraires entre Guayaquil et la capitale nationale facilitant les échanges de plus en plus nombreux. La route Santo Domingo reste la plus fréquentée et l'intensité du trafic des camions est révélatrice des échanges de production entre zone tropicale et zone tempérée de montagne. Une enquête précise mettrait en valeur l'origine et la destination de ces transports.

L'organisation urbaine est très dépendante de cette mise en valeur agricole récente en relation principalement avec l'exportation. Dans un rayon d'une centaine de kilomètres autour du port, il s'est avéré difficile pour les petites villes relais sur le fleuve, puis, sur la route de jouer autre chose qu'un rôle secondaire.

III. DIVERSITÉS DES RÉPONSES RÉGIONALES AU RÔLE DE GUAYAQUIL

A. La zone d'influence directe de Guayaquil

L'influence exercée par Guayaquil s'observe surtout dans le bassin du Guayas. Cette vaste plaine a connu tous les cycles de production et a su profiter efficacement de son espace pour la production destinée à l'exportation et à la consommation interne. Son équipement rural est encore insuffisant malgré de sérieux efforts de modernisation depuis une décennie et son encadrement urbain n'est guère dynamique. La proximité de Guayaquil freine le développement des villes comme Babahoyo, Milagro, Daule et même Quevedo qui restent avant tout des relais commerciaux secondaires. La forte croissance démographique de ces centres cache la faiblesse des activités urbaines.

Le développement de la région est par contre de plus en plus favorisé par les programmes de drainage et d'irrigation, en premier ceux liés à l'initiative privée des grandes plantations, puis ceux lancés plus récemment dans le cadre de l'aménagement régional. Le bassin du Guayas, une des plus riches régions tropicales de l'Amérique latine, est encore insuffisamment aménagé.

En effet, l'aridité de la péninsule de Santa Elena ne favorise ni l'activité agricole ni l'élevage. En attendant le transfert des excédents d'eau du *rio* Daule, cette région n'est dynamique que dans quelques rares communautés de pêcheurs qui ont su tirer partie du développement touristique et de l'essor des crevettes (*camarones*). Trois villes regroupent, dans l'extrémité de la péninsule, la plus grande partie de la population de la péninsule. Ce sont Salinas, Santa Elena et Libertad.

Ce n'est pas le cas du Sud du Guayas et de El Oro qui, malgré la distance et le manque de route il y a vingt ans, commencèrent à être exploitées en relation avec les compagnies d'exportation de Guayaquil. Elles permirent à ces régions de devenir la première zone d'exportation de bananes de l'Equateur. Actuellement, la région diversifie ses cultures pour éviter les risques inhérents à la mono-production agricole. Cependant il existe un manque d'emplois industriels pour équilibrer ce dynamisme.

B. Des zones marquées par une indépendance partielle

L'étude des différents secteurs côtiers met aussi en évidence l'inégalité et les différences du développement régional. Le Manabí offre l'exemple d'un développement relativement indépendant de la métropole. C'est le cas de certaines régions du littoral central qui abritent une forte densité de population en relation avec son potentiel cultivable destiné prioritairement à couvrir ses besoins alimentaires. C'est ici où l'on peut parler de concurrence entre les cultures commerciales et les cultures d'exportation essentiellement sur les terres les plus vastes où quelques haciendas ont tenté de participer aux cycles d'exportation.

Manta et Portoviejo constituent malgré la faible distance qui les sépare, un ensemble de deux villes (près de 200 000 hab. à elles deux) très liées dans leur développement et dans leur complémentarité. Manta transforme et vend les productions régionales que Portoviejo rassemble depuis chacune des vallées du Manabí. Cette dernière ville est aussi la capitale de cette province de plus d'un million d'habitants.

C. Le Nord de la Costa marqué par l'influence temporaire de Guayaquil

Les confins forestiers sont des « terres neuves » qui sont l'objet d'une vaste colonisation lancée depuis une vingtaine d'années à partir des fronts pionniers du Sud (Los Ríos) ou à partir de la Côte en particulier le long des fleuves. Récemment, le mouvement de descente du piémont andin des colons a rejoint les zones de colonisation des plaines et collines de l'Esmeraldas. Quelques vastes concessions forestières limitent l'installation de nouveaux colons.

Chaque région a tenté de participer à chacun des cycles économiques de la Côte en transformant le plus possible les contraintes du milieu, en changeant des productions récemment installées pour d'autres plus lucratives, en favorisant, parfois, la surproduction et par là, la concurrence entre régions côtières. De ce fait, la spécialisation régionale en fonction des conditions écologiques, du potentiel réel des terres, de la distance des ports et des marchés de consommation est très récente. Elle est liée à une deuxième grande étape : celle de la diversification qui, à partir des années soixante-dix, commence à supplanter celle de la mono-production d'exportation (autour du cacao, café et banane). En attendant les crises de mévente, la chute des prix et des maladies ont affecté les régions soit au même moment, soit séparément. Toutefois, le Guayas et le Sud de Los Ríos favorisés par la présence de grandes haciendas et l'ancienneté de la mise en valeur se sont toujours adaptés très rapidement à la demande du marché. Les zones pionnières ont suivi le mouvement avec forcément un décalage lié à la faible capacité d'investissement des colons, aux surfaces plus limitées et souvent plus difficiles à mettre en valeur.

IV. LES LIMITES DE L'ACTION DE GUAYAQUIL SUR LA CÔTE

L'action de Guayaquil se trouve limitée par des facteurs très différents liés à la distance, au peuplement et depuis peu à l'action gouvernementale dans ses choix de planification qui permet l'action directe de la ville de Quito sur la côte centrale.

En premier lieu, l'influence de Guayaquil est limitée sur le plan administratif. Son action propre ne peut s'exercer que sur la province du Guayas dont elle est la capitale. En aucune façon, la métropole portuaire ne sert de super-capitale aux autres provinces de la Costa qui dépendent de Quito. C'est une contrainte

qui s'avère de plus en plus lourde à partir du moment où l'Etat commence à jouer un rôle dans l'aménagement du territoire, comme c'est le cas depuis peu. La concurrence entre les deux métropoles oblige forcément l'Etat central à des choix qui favorisent l'une ou l'autre des deux villes. En effet, les ressources pétrolières ont permis pour la première fois à la ville de Quito de jouer son rôle de capitale nationale grâce à ses moyens propres sans devoir compter uniquement sur les devises obtenues par les exportations de Guayaquil.

La ville portuaire a toujours réalisé ses affaires en comptant sur elle-même et garde cette habitude séculaire. N'a-t-elle pas créé les premières banques du pays pour répondre à ses besoins ? La Banque Centrale a été créée plus tard à Quito. Encore aujourd'hui, l'administration n'est pas le point fort de Guayaquil. On y trouve depuis une vingtaine d'années, des représentations des ministères et des grandes institutions nationales mais elles sont toutes de niveau provincial et ne reflètent guère la richesse régionale. Le bureau du CONADE à Guayaquil qui pourrait coordonner tous les plans et projets concernant la Costa n'avait, jusqu'à une date récente, que très peu de moyens pour son administration courante. De plus, c'était bien souvent des Serranais qui « descendaient » à Guayaquil et qui composaient l'essentiel du personnel administratif.

Les seules administrations bien établies dans la métropole portuaire le sont pour des raisons évidentes. Elles seules ont une obédience sur toutes les provinces côtières puisque ce sont les institutions chargées des programmes côtiers comme la pêche, les programmes du cacao, de la banane, des oléagineux, du coton et du riz qui effectivement n'ont pas leur place à Quito.

Mais qu'il s'agisse de programme d'intégration frontalière ou de développement rural ou d'aménagement de bassin hydrographique sur la Costa, c'est toujours à Quito que se trouve l'institution principale. Toutefois les organismes mis en place pour le développement régional de certaines provinces sont justement créés dans les capitales provinciales (CRM, CREA, OIPE) sans aucun regard de Guayaquil.

La CEDEGE (Commission d'Etudes et d'Aménagement du Bassin du Guayas) constitue la seule exception avec un siège social à Guayaquil et un pouvoir d'action sur plusieurs provinces. Mais si son action porte sur un espace non limité administrativement, le bassin hydraulique du Guayas dont Guayaquil est bien la clef de voûte géographiquement, elle n'intervient pleinement que sur deux provinces côtières : le Guayas et Los Ríos. Ailleurs, son action se limite aux portions souvent réduites et le plus souvent périphériques des provinces du Manabí ou de la Sierra comme Bolivar, Cotopaxi,...

Une grande portion du territoire côtier échappe à Guayaquil avec les terres basses de la partie occidentale de la province du Pichincha directement dépendante de sa capitale Quito. Si le défrichement puis le développement rural de ce secteur du canton de Santo Domingo est lié au front pionnier bananier parti de Guayaquil, il n'en demeure pas moins qu'en dépit des souhaits de création d'une province nouvelle autour de Quevedo et Santo Domingo, cette zone centrale est toujours sous la tutelle administrative de la capitale serranaise. Nous verrons plus loin l'emprise économique récente de Quito sur cette région qui est à deux

heures de route seulement de la capitale. En attendant, la Concordia, petite bourgade née autour de quelques maisons au bord de la route vers Esmeraldas (au croisement de la route vers Plan Piloto et Bua) ne sait toujours pas si elle appartient au Pichincha ou à l'Esmeraldas.

La délégation des pouvoirs est donc très limitée et ne dépasse guère le niveau provincial. Certes, la ville de Babahoyo située à 40 km de Guayaquil malgré son rang de capitale de la province de Los Ríos est freinée dans son essor et son indépendance par sa trop grande proximité de la métropole portuaire. Toutes les autres capitales provinciales côtières sont des ports et approchent ou dépassent 100 000 habitants. Babahoyo ne compte en 1982 que 42 000 habitants, Quevedo, l'autre ville de Los Ríos plus éloignée du port qui n'avait que 4 000 habitants en 1950 avait 67 000 en 1982 et abrite sans doute 83 500 en 1987.

On a l'habitude de dire que les Guayaquiléniens sont peu attirés par l'administration où il est vrai les tâches sont peu lucratives comparées au commerce et aux services liés à l'économie agricole. En dépit du poids économique aucune succursale, agence ou annexe des Ministères et Instituts n'est devenue plus importante que le siège principal de Quito. Cette absence de pouvoir constitue une des grandes faiblesses de l'action de Guayaquil qui ne peut encadrer son espace économique comme il le faudrait.

A. Une mainmise foncière serranaise difficile à connaître

L'importance de la propriété foncière serranaise sur la côte est difficile à cerner. Les études sur ce thème n'ont jamais été réalisées, or elles montreraient le rôle assez précoce des investissements serranais sur la côte. En l'absence de renseignements précis, il est cependant possible à la suite d'enquêtes auprès de planteurs dans la décennie soixante-dix de rencontrer un certain nombre de propriétaires d'origine serranaise tout le long du piémont andin aux débouchés des vallées et dans la région centrale au moment de l'essor bananier. Depuis une dizaine d'années, le piémont au nord de Santo Domingo (San Miguel de Los Bancos) est l'objet d'une intense colonisation dirigée essentiellement par des Serranais.

L'intégration sociale rapide en terre pionnière cache la part importante prise par les Serranais dans la mise en valeur de la côte. Très tôt, ceux-ci sont venus renforcer les noyaux de planteurs et commerçants de Guayaquil. L'utilisation des terres basses, pour des productions tropicales, par les communautés andines est fort ancienne. Les limites administratives des provinces serranaises descendent bien sur le versant occidental de la cordillère. Des échanges de production entre zones écologiques complémentaires sont effectués surtout au débouché des vallées andines depuis des siècles. Toutefois, les systèmes d'exploitation, en cas de double propriété restent indépendants. Des échanges se font parfois au niveau de l'élevage lorsqu'il y a adaptation du bétail au milieu tropical par croisement de vaches serranaises et de zébus.

Plus encore que le cacao, c'est la banane qui a attiré le plus les propriétaires terriens sur la côte. Elle aussi intéresse des fonctionnaires, des militaires, des

« *profesionales* » des villes surtout de Quito qui ont pu accéder à la terre grâce au programme de colonisation officielle lancé dans la région de Santo Domingo par l'Institut de Réforme Agraire et de Colonisation dont le siège est à Quito. De nombreux citadins sont devenus colons à partir des lots de cinquante hectares attribués ou vendus à des prix exceptionnels. C'est cette absence de tradition terrienne qui une fois les premiers temps de grande rentabilité favorisera de grands mouvements fonciers dans la région. Au moment de la crise bananière, beaucoup de colons quitteront la terre et vendront leurs lots facilitant la formation de nouvelles grandes haciendas.

Il reste difficile aussi de connaître la part de la main-d'oeuvre serranaise dans la production agricole de la côte. Les statistiques sont inexistantes et les données par hacienda sont peu fiables en dehors des grandes plantations. De plus, la main-d'oeuvre serranaise est souvent saisonnière au départ et une fois fixée, elle s'assimile vite dans ce monde où tout le monde est nouveau venu.

Une question très importante demeure aussi sans réponse : quelle est la part des bénéfices réalisés sur la Costa et réinvestis sur la Sierra ? Comment effectivement les capitaux gagnés notamment dans les premières années de fièvre de l'or vert ont été dépensés : agrandissement des terres sur la côte, nouveaux modes d'exploitation lors du changement de variété bananière, mais aussi répercussions sur la propriété serranaise, avec l'introduction de nouvelles méthodes ou de moyens de production, autres destinations urbaines des bénéfices ? Autant de questions difficiles à apprécier.

B. Des limites dans la redistribution des productions importées et dans la commercialisation des productions agricoles vivrières

Les limites de la formation commerciale ne se font sentir que dans le secteur de distribution dans les bassins de la cordillère. L'emprise de Guayaquil est, en effet, sans limite dans le domaine des exportations sur toutes les provinces, même serranaises, mais ne concerne qu'une partie du trafic interne, c'est-à-dire la redistribution des articles importés ou manufacturés dans ses usines. Une partie des importations va directement à Quito et secondairement à Cuenca pour être redistribuée en Sierra et parfois dans des villes côtières les plus voisines.

Pour la commercialisation des produits agricoles à destination interne, Guayaquil n'exerce qu'un faible rôle. On ne trouve pas ici de phénomène de centralisation du ravitaillement autour des marchés de gros qui redistribueraient ensuite à travers la Costa et la Sierra. Le bas niveau de la majorité des consommateurs urbains se contente de productions non élaborées. Toutefois avec la montée des classes moyennes, pendant la décennie précédente, on a observé de grands changements notamment dans le type de consommation plus varié mais aussi dans la distribution commerciale avec la spectaculaire progression des supermarchés.

Guayaquil n'a pas cherché non plus à placer elle-même ses produits tropicaux vers la Sierra. Trop occupés à vendre à l'extérieur, les planteurs et banquiers de la métropole ont laissé les grossistes et les camionneurs serranais

acheter leurs excédents pour les revendre dans les villes d'altitude. Le mauvais état des routes et la longueur du voyage (franchissement de la cordillère) restreignaient les bénéficiaires auxquels les commerçants de la Costa étaient habitués ! Toutefois, il est remarquable de constater que depuis plusieurs décennies, des transporteurs de la Sierra n'hésitent pas à franchir la cordillère des Andes et même la petite chaîne littorale pour échanger sur les marchés du Manabí, pommes de terre et céréales contre fruits et légumes. Ils sont également présents sur les marchés de Guayaquil.

La demande urbaine serranaise a orienté la production des propriétaires d'origine andine installés sur la côte à profiter des contacts relativement plus fréquents pour participer directement au ravitaillement des hautes terres. On observe aussi que de nouvelles activités en particulier dans la transformation *in situ* des productions agricoles tentent d'éviter le contact avec la métropole portuaire. Il faudrait analyser les investissements récents de sociétés quiténiennes dans le secteur forestier, ou le secteur de la pêche par exemple. La construction de la raffinerie d'Esmeraldas au nord de la Costa illustre bien la volonté de l'Etat de ne pas renforcer le secteur industriel de Guayaquil.

L'action de Guayaquil en Sierra est encore mal connue. Il est évident que les deux régions comme les deux villes principales du pays ont toujours connu des relations privilégiées dans certains domaines. Une étude de l'aire d'influence de Guayaquil dans la Sierra sud et centrale permettrait de mettre en évidence l'éventuel nouveau rôle de la métropole portuaire sur la région depuis Riobamba jusqu'à Cuenca avec l'amélioration des axes routiers.

V. LA NOUVELLE ZONE D'INFLUENCE DE QUITO SUR LA COSTA

Les vides laissés par l'influence de Guayaquil n'ont pas pour autant été occupés par d'autres villes ni surtout par Quito. Le rattachement par exemple des secteurs forestiers peu peuplés des confins septentrionaux ne s'imposait pas. Aussi ce n'est qu'avec la montée de la colonisation que des choix se sont posés mais, là encore, l'orientation agricole a été déterminante.

Pendant plusieurs siècles, Quito a manifesté un souci constant d'étendre son action sur la Costa, mais n'a jamais eu les moyens de sa politique. Depuis deux décennies, la nécessaire reconversion des zones bananières du centre nord et la croissance non seulement de la capitale mais de toutes les villes moyennes a cependant orienté la production agricole vers le ravitaillement alimentaire. Cette région du centre nord est aujourd'hui encore marquée par la double influence. Il en était de même, mais cette fois à cause de l'éloignement de Guayaquil, de la région plus au nord, l'Esmeraldas, où les tentatives quiténiennes demeurèrent longtemps modestes.

Depuis 1972, les conditions ne sont plus les mêmes, avec le renforcement de l'Etat, tandis que la capitale est bénéficiaire directe des revenus pétroliers. Dès lors, Quito a les moyens d'organiser son arrière-pays, d'étendre celui-ci au-delà

de l'aire d'influence traditionnelle. C'est même devenu une priorité. La pression démographique et la demande en produits tropicaux associées à la nécessité d'occuper entièrement l'espace national se trouvent facilitées par le voisinage des terres vides de l'Esmeraldas.

Cette fois, le développement agricole ne va pas se réaliser à partir d'un port et de son arrière-pays pour le commerce extérieur, mais d'une ville située dans un autre milieu écologique et pour la consommation interne et non plus de l'extérieur. La région privilégiée par la capitale sera, bien entendu la plus proche de celle-ci, de la route principale d'accès à la Sierra centrale. La région de Santo Domingo et de l'Esmeraldas méridional offre de très bonnes terres agricoles à l'agriculture commerciale destinée à la consommation nationale.

Grâce à la route, Quito se trouve à deux heures trente des terres tropicales qui lui fournissent alors plus facilement des productions de zones chaudes plus rapidement que la région amazonienne où le secteur équivalent est Lago Agrio à une journée de route de la capitale. Il est vrai que sur la Costa l'expérience de colonisation a déjà trente ans au moins autour de Santo Domingo, expérience que n'a pas encore la région de Lago Agrio née avec le pétrole en 1972.

Une grande partie du dynamisme des collines du nord du Bassin du Guayas vient de l'accroissement de la demande urbaine nationale. Même si l'attraction des cultures d'exportation vers le port et la transformation industrielle des usines de Guayaquil sont encore décisives dans l'acheminement des productions de la Costa centrale, on observe depuis quelques années des créations d'entreprises à Quito s'approvisionnant dans la région de Quinde, Santo Domingo, voire même de Quevedo modifiant peu à peu le schéma classique vers la métropole côtière. Une étude sur l'origine des marchandises et des productions transportées sur la route entre Santo Domingo et Quito serait révélatrice des quantités échangées entre cette région et la Sierra.

Une huilerie, créée récemment à Quito, raffine dans un premier temps la production des palmiers à huile de la zone de Quinde et dans un deuxième temps celle de l'Oriente. Jusqu'ici Guayaquil et Manta regroupaient toutes les huileries. Un même exemple est fourni par la production de contreplaqué à Quito même, pourtant bien éloignée des grandes forêts de l'Esmeraldas et de l'Amazonie. En dépit des volumes à transporter la capitale prend en main non seulement une certaine mainmise sur la production régionale mais aussi sa transformation. Les centres urbains relais n'ont pu gagner des activités de transformation élémentaire qui auraient limité l'acheminement en altitude. Ainsi, malgré une politique de décentralisation industrielle, il reste difficile, voire même impossible, de créer des industries, même alimentaires, dans les petites villes côtières.

Esmeraldas, étant donné sa situation au nord de la Costa, deviendra peut-être un jour le port de Quito. Sa position permet de gagner un jour de voyage sur la route de Panama. Tel est le souhait de la capitale depuis longtemps. L'aménagement du port et le dragage de son accès permettent aujourd'hui des embarquements et des débarquements maritimes. Ce n'était pas le cas au début

de la décennie soixante-dix, où l'acheminement du matériel pour l'oléoduc de la raffinerie avait dû emprunter le port de Manta.

Peu à peu le port d'Esmeraldas doit gagner des activités liées à son port. Toutefois, un des grands freins à son extension vient de l'organisation commerciale de Guayaquil dont les circuits sont difficilement contournables en dépit de faveurs (taxes moins élevées à Esmeraldas) destinées à attirer les affaires vers le nord. Les difficultés propres à Esmeraldas liées à sa position extrême (cul-de-sac) tant que la route actuelle ne sera pas complétée par un réseau la reliant aux autres régions côtières.

L'influence de Guayaquil, longtemps prépondérante sur l'espace côtier, est remise, non pas en question, mais révisée en fonction de l'achèvement du réseau routier reliant les villes principales entre elles et en fonction de l'émergence de régions pionnières. Elle est aussi, depuis une quinzaine d'années, contrebalancée dans ses points les plus faibles par la montée récente de Quito qui grâce aux nouvelles ressources de l'Etat bénéficiant de la manne pétrolière peut administrer et équiper ces nouveaux espaces côtiers et tenter un aménagement régional sur les régions neuves du nord de l'Esmeraldas et profiter des productions agricoles de la zone de Santo Domingo.

Toutefois la crise économique récente remet en question cette autorité et cet effort d'aménagement régional. Les régions doivent brutalement répondre à cette disparition relative de la tutelle récente de l'Etat. En effet, les secteurs publics de l'enseignement, de la santé, des communications, des infrastructures de base des villes (eau, égout, électricité) qui commençaient peu à peu à équiper les campagnes et les villes se retrouvent dans une situation plus que difficile après avoir connu quelques années d'espoir. Par delà le fait économique, c'est l'affaiblissement du rôle de l'Etat qui marque cette nouvelle période et joue un rôle sur l'influence réciproque entre les deux villes principales du pays sur cette région occidentale côtière.